

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

LE TEMPS

DES

LOUPS

Une nouvelle mission de Couillerot Ernest et Lafleur Gaston

Christian MORIAT

CHAPITRE 1

DIANTRE !

XVIIIème siècle en Champagne méridionale.

- Gros comment, la bête ?
- Comme ça, fait notre visiteur, en écartant ses petits bras potelés.
- Oh, oh ! que je me récrie. Vous êtes sûr ?
- Archi-sûr.
- Diantre !

Il est minuit moins le quart. Et c'est tombé sur moi, Couillerot Ernest, qui ai le malheur d'être de garde, cette nuit. Même que cet après-midi, on avait tiré à la courtepaille avec Lafleur Gaston, pour savoir lequel d'entre nous allait être de corvée – comme le Chef Leplanqué Marius en est exempt, vu que c'est le Chef, manque de pot, il ne restait plus que nous deux. Car, comme chacun sait, depuis la plus haute antiquité, le Chef est toujours dispensé des servitudes, c'est la loi, sinon à quoi cela lui servirait-il d'être Chef ? C'est d'ailleurs à ça qu'on le reconnaît. Contrairement aux sous-fifres comme nous, qu'on envoie au charbon pour un oui pour un non –.

Autrement dit, le premier, c'est la tête. Alors que nous autres, on est les jambes.

Même que le patron, il répète tout le temps que sans chefs, il n'y aurait point de sociétés. Parce que, sans eux, ce serait l'anarchie.

Tandis que nous, Lafleur Gaston et moi, on pense le contraire.

Il faudrait peut-être arrêter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Parce que, nous, on a vite compris que c'est la base qui soutient le haut de la pyramide. Et il ne faut pas être fin clerc pour comprendre que si les fondations s'effondrent – les chefs devenant de plus en plus lourds à porter et à supporter, vu qu'ils sont de plus en plus nombreux – tout dégringole. Et eux, avec. Mais on n'ose pas contredire des gens comme Leplanqué. Tant ils sont jaloux de leurs prérogatives. Puis d'abord, ils sont si haut perchés qu'ils ne peuvent aviser ce qui se passe en dessous. La faute à leur abdomen qui les empêche de voir leurs pieds.

Croyez-moi. On aurait beau le leur expliquer, qu'ils ne comprendraient pas. Vu qu'on n'appartient pas à la même catégorie.

Bref ! Pas de veine pour moi. Puisque, au tirage au sort, j'étais de la revue. La poisse, quoi !

Et dire qu'à l'heure qu'il est, le boss et sa famille, ils ont mis leur lard au saloir

¹. Voulez-vous que je vous dise: il n'y a pas de justice. Tout cela pour vous expliquer que moi, Couillerot Ernest, je suis d'astreinte.

Fin de la digression.

Pour en revenir à mon visiteur, il s'agit de Goupillon, curé de Vendevre-sur-Barse, en Champagne méridionale. (Je précise, car cette histoire aurait très bien pu se dérouler au Caucase, en Mongolie ou au fin fond de la Cochinchine. Hélas ! Trois hélas ! Ça s'est passé chez nous. Et lorsque vous allez connaître la suite, vous constaterez que les boulangers ne sont pas les seuls à être dans le pétrin. Mais n'anticipons pas...)

– Diantre ! Remontez-moi la taille du bestiau.

Et le "père la calotte" de renouveler son geste. Mais en l'amplifiant considérablement. (Normal ! Il a été longtemps curé à Marseille.)

– Sacrebleu ! Voilà qu'il a encore grandi.

– Forcément. Le temps de venir ici. Puis de tout vous expliquer... il a pris du volume.

– Et au garrot, qu'est-ce que ça donne ?

– Pas facile à estimer. Vu qu'il était assis.

– À un mètre près, que je lui fais, en souriant dans ma barbe. Tellement, son histoire est rocambolesque.

Après un bref coup d'œil sur le plancher, l'homme en noir de lever la main à hauteur de poitrine. Même légèrement au-dessus.

– Tant que ça ?

– Peut-être davantage.

– C'est un monstre.

– Je dirais même plus : c'est australopithèque, un démon, un succube, un..

– Mâle ou femelle ?

– Je n'avais pas mis mes lunettes.

– J'insiste. Parce que, jusqu'à preuve du contraire, le succube, a toujours été une femelle.

– J'ai eu si peur, que je n'ai pas osé regarder à cet endroit-là.

– S'il était assis, c'était pourtant facile à voir.

– Mâle ou femelle. Quelle importance !

– Voyons, mon père. Sans faire honte à votre profession, vous n'ignorez pas que les mâles ont quelque chose en plus. Contrairement aux femelles qui ont quelque chose en moins. Cela n'aurait pas pu vous échapper.

– Ce n'est pas parce que je suis dans les ordres, que je ne suis pas au courant des choses de la vie, qu'il me répond, profondément offusqué.

C'est alors qu'il m'explique qu'il avait été appelé par Receveur Bernard, le

1. Dormir (argot)

collecteur d'impôts. Lequel avait fait appel à ses services, afin d'apporter l'onction à sa vieille mère, qui était sur le point de rendre son dernier soupir.

En effet, comme elle se plaignait du ventre et comme il lui fallait la présence d'une garde-malade jour et nuit, il avait trouvé plus commode de la prendre à la maison, vu que l' Adèle, son épouse, qui ne travaille pas, s'était porté volontaire pour la surveiller. Histoire de limiter les frais.

Hélas ! Malgré les bons soins de la femme Receveur, la malade était à l'article de la mort. D'ailleurs, sur ce sujet, son mari en voulait beaucoup à Médoc Ferdinand, le toubib, qui n'a jamais trouvé ce qu'elle avait. Ce dernier se contentant de la soigner avec force saignées, cataplasmes et plantes purgatives. Ce qui, en vérité, lui fit plus de mal que de bien.

Bref, selon notre soutanier, le voilà parti avec armes et bagages, rue de la Porte Dorée, où demeure la mourante. Sans enfants de chœur toutefois. Lesquels, à pareille heure, dormaient du sommeil du juste. Aussi cela n'aurait guère été raisonnable qu'on les réveillât. Malgré l'importance de l'événement. Car, insiste-t-il, « l'eucharistie est le dernier sacrement de notre séjour terrestre. C'est le viatique que l'on se doit de rendre aux mourants, afin de leur faciliter le passage, vers la Vie Éternelle. » (Ainsi soit-il!)

Il me raconte que dehors, il fait un froid glacial et que l'haleine expirée se fige au sortir de sa bouche – c'est la vérité, vu qu'étant sorti pour un besoin pressant, j'avais malheureusement senti que la miction à peine sortie de la vessie, gelait littéralement, en effectuant une courbe du plus bel effet, à tel point qu'on aurait dit de la fibre de verre. Même qu'une fois ma petite affaire faite, j'avais précipitamment remballé « le matos », tellement il y avait de glaçons formés aux abords immédiats de mon « petit bout ».

Impressionnant, non !?

Il enchaîne en m'expliquant qu'un vent d'est violent faisait grincer la girouette de la maison rose, qui jouxte le salon de coiffure de Frisé Marcel. Et que la rivière Barse, prise par les glaces, ne coule déjà plus. Mais qu'elle fume. Alors que les canards qui étaient frigorifiés, avaient la tête sous l'aile, pour se réchauffer. Tout en dissimulant leurs pattes sous leurs plumes, en guise d'édredon.

Quant à lui, béret enfoncé jusqu'aux oreilles et le corps emmitouflé dans une ample cape noire, il tremblait comme de la gelée de coing, tellement il avait la chair de poule.

(Un frisson vient subrepticement de me traverser l'échine, en imaginant notre curé, tel un corbeau, arpentant nuitamment les rues de Vendevre, toutes voiles dehors... Une vision cauchemardesque, en quelque sorte !)

Dehors, toujours d'après lui, pas âmes qui vivent. Au ciel, des milliards et des milliards d'étoiles, scintillaient tel un véritable essaim d'abeilles argentées. L'air était coupant comme une lame de rasoir. Tandis qu'au sol les plaques de givre étaient saupoudrées de poudre blanche, en leur surface, telle de la fleur de sel, véritable pépite des marais salants.

Heureusement qu'il avait pris soin d'enfiler des chaussettes par dessus ses godillots, sinon, il y a lurette qu'il aurait pris un billet de parterre – sage précaution, car l'homme est âgé et quelque peu enveloppé –.

La lampe-tempête qu'il portait à bout de bras, suffisait largement à éclairer ses pas. Même qu'il regrettait presque de l'avoir apportée, tant il faisait clair.

Avec prudence, pour ne pas glisser, il cheminait ainsi rue Saint Pierre. Tourna à droite, pour gagner le Quai Saint-Georges. Remonta la Grand'Rue. Pour atteindre enfin la rue de la Porte Dorée, face au château. Vite ! Vite ! La maison des Receveur. Il cogne le heurtoir. Personne de répondre. Il patiente en battant la semelle. Tant il a les pieds gelé. Il re-cogne... Ah enfin, des pas dans le corridor ! La porte s'ouvre...

– Au fait, curé ! que je m'impatiente. Venez-en au fait !

(C'est qu'avec l'homme en noir, il faut faire attention; il est bavard de nature.)

– Pardonnez-moi, fait-il, je m'étais laissé embarquer.

Une fois remis sur les rails, il m'apprend que c'est au retour, autrement dit après avoir rendu les derniers devoirs à la défunte, qu'il a eu la peur de sa vie....

En effet, au moment où il était pour quitter le Quai Saint-Georges et tourner à gauche, à l'angle de la Rue Saint-Pierre, afin de rejoindre son presbytère... qu'est-ce qu'il aperçoit ? UN LOUP ! Un loup gris assis devant la porte du père Rosselle. Sur ses marches. Une Bête énorme, assis sur son derrière. Le tout à deux mètres de lui. À peine. Et qui le regarde, effrontément, les yeux dans les yeux.

– De quelle couleur, ils étaient, ses yeux ?

– Rouges.

– Et sa fourrure ?

– Poivre et sel.

– Comme la perruque du colonel Bidasse.

C'est qu'avec Goupillon, il faut se méfier. Sa bonne prétend qu'il boit. Mais il est excusable. Comme il a fait vœu de chasteté, l'attention qu'il ne peut prêter à une femme, il la reporte sur la bouteille. À titre de compensation. C'est humain. En outre, cela ne fait de tort à personne. Sauf quand il monte en chaire, en ratant les marches et en s'embrouillant au beau milieu d'un sermon, répétant toute honte bue : « Où est-ce que j'en étais ? » Ce qui fait mauvais effet. Même que cela lui est arrivé plus d'une fois. Malheureusement pour lui, l'église n'étant point théâtre, il n'y a point de souffleur. Toutefois, cela est de peu d'importance, vu que personne n'écoute. Alors...

C'est la raison pour laquelle j'ai du mal à accorder un crédit quelconque à sa version. Laquelle est difficilement crédible.

Un loup ! À Vendevre, en plus !

– Vous avez rêvé.

– Pas du tout.

Bref ! Aussitôt sec, qu'il enchaîne, il fait son signe de croix. Flanque la lumière de sa lampe dans les yeux de l'animal, pensant l'aveugler – lesquels étaient grands ouverts et jetaient des éclairs –, tout en reculant prudemment. Et en s'écriant: « Arrière, Satan ! Arrière! Arrière Belzébuth ! » (Trois fois « arrière »). Bien en

face.... Comme ça. Et Goupillon de mimer la scène. Avec moi, dans le rôle du bestiau. Quel honneur ! (Pouah ! Je ne sais pas ce que sa bonne a mis dans sa soupe, mais qu'est-ce qu'il sent mauvais du bec !)

– Au-cu-ne ré-ac-tion de la part du loup ! qu'il déclare (Contrairement à moi, qui n'ai pas pu m'empêcher de faire deux pas en arrière, reconnaissant l'âcre odeur de l'oignon... Visiblement, il avait oublié de se laver les dents !)

– Je croyais qu'on allait en rester là. Mais je t'en fiche mon billet. Aussitôt, les oreilles du prédateur de se dresser sur sa tête. Puis une gueule, aussi large que le four du boulanger Malcuit de s'ouvrir toute grande. En laissant s'échapper une langue longue comme le bras. À se demander comment elle pouvait tenir dans son bec. Et en découvrant des crocs aussi longs et acérés que des couteaux de boucher. C'est là que j'ai senti son haleine. Une haleine fétide. Extrêmement repoussante. Qui sentait...

– ... l'oignon.

– Pourquoi tu dis cela? Alors que tu n'étais même pas là ?

– Une simple idée.

– L'oignon !? N'importe quoi. Non. Le soufre. C'est du soufre qu'il émettait. Même que j'aurais pu allumer mon briquet avec, si j'en avais eu un sous la main... À ce moment-là, le voilà qui se lève. Prêt à bondir. C'est alors que, dans un geste quasi désespéré, je sors de ma poche la croix que j'emporte toujours avec moi. Et que je lève dans sa direction. En criant : « Vade retro Satanas ! » L'effet est immédiat. Aussitôt, le monstre est cloué sur place. Il est dompté. Merci mon Dieu !

J'ai eu la peur de ma vie.

Bref ! Sans demander mon reste, je suis parti tout courant vers la gendarmerie. Et me voilà.

Prenez votre fusil. Vite! Il faut venir, tout de suite. Avant que la pécore ne se sauve.

– Diantre !

CHAPITRE 2

LA BÊTE

« Toute de suite ! Tout de suite ! » Et puis quoi encore ! Ce ne sont pas les curés qui vont commander, ici. Non mais des fois.

J'essaie de gagner du temps. Parce que, soit l'abbé a bu (tordant, non!?) et auquel cas je me déplace pour rien. Or, avec le froid qui règne, je risque d'attraper une pneumonie. D'autant plus que s'il a rêvé, et qu'on ne trouve rien, je serai la risée du

quartier. Ou bien il dit vrai et la bestiole est encore là... Force est pour moi de reconnaître que je ne me sens pas de taille à me coltiner avec elle. Surtout après la description qu'il vient de m'en faire. Rien qu'à cette idée, j'en ai la chair de poule...

Oui, mais je me dis aussi que s'il est pompette, ce n'est pas la faute à la soupe à l'oignon...

Alors... j'y vais ? Je n'y vais pas ? Que faire ?

Que la décision est difficile à prendre! Jamais au grand jamais je ne me suis trouvé devant une telle situation.

Je tente de tergiverser...

– Je ne peux pas.

– Pourquoi que tu ne peux pas ?

– Je suis de garde.

– Et alors ?

– Au poste, il faut toujours un planton. De jour comme de nuit. C'est la loi. Après, si je m'en vais, il n'y aura plus personne. Et s'il y a un cas gravissime, un vol, un accident, une agression ou quoi que ce soit, les victimes, elles vont faire comment ? Pour déposer plainte ?

– Parce que, pour toi, des loups à Vendevre, ce n'est pas gravissime ?

– N'exagérons pas. M'est avis que vous avez dû prendre un loup pour un chien.

Euh ! Un chien pour un loup.

– Dites que je mens ! qu'il se récrie, profondément offensé.

– Pas du tout, que je me reprends, afin de ménager sa susceptibilité. Je me suis mal exprimé.

– J'espère.

– Il faut bien avouer que des loups à Vendevre, ça ne s'est encore jamais vu.

– Il y a un début à tout.

Zut de zut ! Le voilà qu'il insiste, le bougre ! Et moi qui me mets à trembler comme une feuille... Il faut absolument que je me calme.

Idée !

– Si j'y vais, est-ce que vous m'accompagnez ?

– Naturellement. Avec ma croix, il n'y a rien à craindre.

– Ou tout à perdre.

– Doubteriez-vous, mécréant ?

– Votre croix, mon père, ça nous fait une belle jambe.

– Dieu du ciel ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre. Mon fils, cessez vos blasphèmes !

Je lui explique qu'une croix, ça ne vaut pas un bon fusil. Parce que, comme elle n'a pas de barillet, on ne peut pas y mettre des balles.

Ce dernier a le culot de me répondre qu'il n'y a pas meilleure balle que la foi.

Décidément, il ne veut rien entendre, l'animal.

Nouvelle idée !

Et si j'allais réveiller le chef...?

Peut-être pas quand même. Parce que, à tous les coups, je vais me prendre une avoinée-maison, pour l'avoir tiré de son sommeil... Surtout si c'est pour des prunes.

Par contre, si ce n'est pas pour rien, et que je ne l'avertis pas, j'en prendrai une quand même. J'entends déjà sa voix : « Comment ? Un loup gris fait du tourisme dans la rue Saint-Pierre et vous ne me prévenez même pas ? Où avez-vous donc la tête ? Voulez-vous que je vous dise Couillerot ? Vous êtes un jean-foutre doublé d'un incapable ! » Après, il va me traiter d' « andouille », de « cornichon », de « bras cassé ». Puis il va faire des jeux de mots avec mon nom. Lequel n'a pourtant rien de comique. Vu qu'en France, des Couillerot, il doit y en avoir toute une collection.

C'est que je le connais, moi, Leplanqué. Quand il a sa crise, il n'est pas bon à donner aux chiens.

Que faire ? Mon Dieu, que faire ?

J'ai dû parler tout haut. Car Goupillon de répondre :

– Et si vous appeliez votre ami ?

– Lequel ? Les gendarmes n'ont pas d'amis.

– Vous n'en avez qu'un, il me semble : Lafleur Gaston.

– C'est pareil. Il n'aime pas être tiré de son lit en pleine nuit. En plus, c'est un pétochard de première. Alors, si je lui parle d'un loup...

– Ne lui dites rien. Expliquez-lui que sa présence est nécessaire. Que l'affaire est d'importance. Qu'en cas de réussite, il prendra du galon. Et que, par conséquent, sa solde s'en trouvera considérablement augmentée. Ce qui, par voie de conséquence, lui mettra du beurre dans les épinards.

– Il n'aime pas les épinards.

– Peu importe. De toute façon, je vous répète qu'on ne risque rien. Puisque j'ai ma croix.

Assez culotté ! Maintenant, mon petit Ernest, il faut prendre le taureau par les cornes..

– Hé oh ! Hé oh !

Je suis au pied de la chambre de mon collègue... Pas de réponses ! Il doit drôlement en écraser. Ses volets ne sont même pas fermés.

Soudain, une voix...

– Bondieuse de bondieuse ! Qui c'est qui crie comme ça ?

C'est le chef. Bonnet sur la tête. Et en chemise de nuit. Lequel, penché sur la barre d'appui de sa fenêtre, est en train de me passer une soufflante.

– C'est toi Couillerot ? Qu'est-ce que t'as à beugler comme un veau ? Tu as réveillé les enfants !

– Bonjour Chef !

– « Bonjour »... « bonjour ». C'est pas « bonjour » qu'il faut dire, c'est « bonsoir ».

– Bonsoir, Chef.

– Andouille, va !

(Qu'est-ce que je vous avais dit!)

– C'est pas ma faute Chef. C'est Lafleur, que je voulais faire sortir du lit.

– Et pourquoi que tu veux le faire sortir du lit ?

– Ben voilà. Il y a quelqu'un dans votre bureau. Quelqu'un qui dit qu'il y a un loup, devant la porte du père Rosselle. C'est pour ça que j'appelais Gaston. Parce que, à deux, pour aller vérifier, j'aurais été plus tranquille.

Et mon supérieur de se tordre comme un barbillon dans une poêle à frire.

– Un loup !? À Vendevre ? Et vous l'avez cru ?

– Pas trop. Mais un peu quand même. C'est pourquoi je voulais y aller, pour me rendre compte. Mais pas tout seul.

– Un loup ! Couillerot, quand vous en aurez terminé avec vos couilleronnades, prévenez-moi !

– C'est pas moi, Chef. C'est Goupillon qui raconte ça, que je m'insurge, passablement vexé.

– Goupillon ? Le curé ? Le curé Goupillon ?

– Oui, Chef.

– Alors, si c'est lui, faut y aller. Je mets ma culotte et j'arrive. Mais, avant de descendre, ôtez-moi d'un doute... Comment qu'il est, le curé ? Est-il dans son état normal ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire... il n'est pas en ribote. Parce que, des fois, avec lui...

– Non, monsieur Leplanqué. Je ne suis pas en ribote.

C'est le prêtre qui vient de parler – tout à mon affaire, je ne m'étais pas rendu compte qu'il m'avait suivi –.

Il n'est pas content du tout, notre porte-soutane. Mais alors là, pas du tout... Quant au brigadier, il est si rouge, que dans la nuit, ses abat-joues éclairent comme le phare de Cayeux.

– Bou...bougez-pas! qu'il bégaie. J'arrive. Réveillez Lafleur ! Prenez l'artillerie. Il n'y a plus de temps à perdre.

Deux, trois cailloux jetés sur la vitre de mon collègue... Aucun effet.

Une poignée... Aucun effet non plus.

Une brique... c'est le carreau qui vole en éclats.

– Non mais ! En voilà des façons !

– Ordre du Chef, que je lui crie ! Descends ! Y a un loup !

– Quoi!? Un loup !? Et c'est pour ça que tu me réveilles ?

8.

– Dépêche-toi, sinon, tu vas te faire souffler dans les bronches par le patron.

– Un loup ! N'importe quoi. C'est bon, je descends. N'empêche, qui c'est qui va me payer mon carreau cassé ? En plus, avec le froid qu'il fait...

– Grouille, que je te dis. Le curé est là qui t'attend !

– Goupillon ? Si c'est lui qui t'a raconté ça, faut pas le croire. Il boit.

Une fois de plus, on entend protester la voix outrée du soutanier.

– Merci pour moi !

– Bon, bon. J'arrive, qu'il fait, l'autre, l'air contrit.

CHAPITRE 3

EN ROUTE !

De retour au poste de garde, je m'empare de la clef. Libère la chaîne qui cadenasse l'artillerie lourde. Me saisis de quatre fusils. Y ajoute quatre revolvers. Et quatre boîtes de munitions – ce n'est pas de trop.

- Pas pour moi, proteste l'abbé. J'ai ma croix.
- Ah oui, c'est vrai.

Le Chef vient d'arriver.

- Tout le monde est là ? qu'il demande.
- Il manque Gaston.

Le boss s'énerve. Le frocard lui demande de garder son sang-froid. Le premier lui répond de s'occuper de ses oignons. Le second, vexé, se promet de ne plus manger de soupe.

Ah, enfin ! Voilà Lafleur. En pantoufles, agrémentées de pompons en fourrure. Et équipé d'un vaste manteau, masquant une chemise de nuit en coton rose fuchsia. Le cou enveloppé d'un immense cache-nez, également rose. Mais rose-bonbon.

Ce qui lui vaut d'être immédiatement tancé. En raison de sa tenue, non réglementaire. Ce dernier s'excuse et répond qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller autrement.

Enfin, le signal du départ est donné... En route, la troupe!

Derrière le curé, croix en avant, et en file indienne, il y a votre serviteur, fusil chargé, prêt à tirer.

– Pas trop près, proteste un Goupillon, qui redoute une décharge dans le bas des reins.

– Pas peur ! Vous auriez deux trous au lieu d'un, que je m'esclaffe, bêtement, pour tromper une frousse qui me gagne de plus en plus, à mesure qu'on approche des lieux.

- Restez correct, qu'il me dit.

Ensuite, il y a le Chef, qui dispute la dernière place à un Lafleur Gaston, pas rassuré du tout.

- Restez devant, qu'il lui dit, le patron. Ne craignez rien. Je vous couvre.

Nous progressons lentement. En longeant les murs. Nous fondant littéralement dans le paysage. Plus petits et plus transparents, on le voudrait qu'on ne le pourrait pas... Surtout avec un ciel aussi dégagé.

Malgré la température, nous sommes à tordre. Il n'y a qu'à voir le front d'un Gaston en sueur pour s'en convaincre. Quant au mien, il ne vaut guère mieux...

La maison de la petite mère Anselmas Marguerite, qui tient l'harmonium. Celle de Lerat Ambroise, qui cumule les fonctions de sacristain et de sonneur de cloches. La rue Merderet (Je n'y peux rien. C'est son nom.) La ferme du René Billot – heureusement qu'il n'a pas de chiens, sinon, ils auraient ameuté tout le quartier –.

Personne dans les rues. Il est vrai que ce n'est pas l'heure d'aller faire ses courses. En outre, le froid s'est intensifié. Celui-ci, après nous avoir pris par les pieds, nous remonte le long des jambes, pour gagner l'échine et le haut du corps. Quant à la bise, elle est de plus en plus violente. À tel point que Leplanqué est obligé de courir après son bicorne qui vient de se carapater – par chance, il est tombé à deux ou trois mètres derrière, ce qui fait qu'il peut regagner la place qu'il convoite depuis le départ ; à savoir la queue du peloton –.

– Faites gaffe, qu'il prévient, avant de s'étaler de tout son long. Ça glisse.

On le relève. Plus de peur que de mal. Il se contente de frotter son genou endolori.

– Continuez ! fait-il, héroïquement. Ne vous arrêtez pas.

Il boite.

Gaston lui demande s'il faut le porter. Ce dernier de lui répondre qu'il en a vu d'autres, quand il était chez les Spahis (Première nouvelle !)

On repart. Et toujours cette bon sang de girouette du coiffeur, qui grince, comme les dents de Lafleur. Il faudra dire à Frisé d'acheter une burette d'huile. C'est d'un lugubre.

Les vêtements volent au vent. Notamment la cape noire du curé, qui n'arrête pas de me gifler la figure. Ce dont je me plains. Aussi lui recommandé-je de faire attention. Vu que ce n'est guère agréable pour moi, qui suis derrière.

– Je ne peux pas, qu'il explique. Je tiens la croix.

– J'ai beau lui expliquer que ce n'est pas la peine de la brandir à deux mains. Lequel déclare que c'est comme ça qu'on fait, pour éloigner les esprits malfaisants. Et que ce n'est pas moi qui vais lui apprendre son boulot.

Dont acte.

– Ça y est ! Je le vois ! crie un Lafleur, qui vient de se cacher derrière le dos du soutanier.

– Où ? Où ? qu'on lui demande.

Il a raison. Sur les marches du père Rosselle, il y a une ombre. Une silhouette, tout au plus. Comme l'ombre noire d'un animal. Mais pas aussi grande que celle que Goupillon nous avait dépeinte avec autant de précisions.

– C'est lui ?

– Je ne sais pas.

– Si c'est lui, il a rudement rétréci.

– Vade retro satanas, s'écrie Goupillon, croix à bout de bras.

– On dirait un louveteau ?

– N'approchez pas, recommande Leplanqué. Si c'est un bébé, c'est que la mère n'est pas loin.

Aussitôt, nous nous mettons à genoux. Armes pointées sur l'ombre. Prêts à tirer.

– On est un peu loin, se plaint l'ami Gaston.

Je lui réponds qu'il n'a qu'à passer devant. Il refuse tout de go.

Je tremble. Les autres aussi. Et pas seulement à cause du froid.

Hélas ! Voilà le nez de mon collègue Lafleur qui fait des siennes. Pris d'un éternuement intempestif, lui qui, jusque-là s'était contenu, se met à lâcher la bonde.

– AT...CHOUM !

Tout le monde de sursauter.

– Lafleur! Vous n'en faites point d'autres, rognonne le chef.

– J'y peux rien.

C'est alors que, très distinctement, on entend un rassurant miaulement. Et la tension qui jusque-là avait été très vive, de fondre comme beurre au soleil. Nerfs de se détendre. Sourires de reflourir sur les lèvres. Ouf ! On a eu chaud.

– Vous avez vu le pouvoir de ma croix ? ne peut s'empêcher de dire cet incorrigible Goupillon. Non seulement, elle a réduit le monstre à une taille plus raisonnable. Mais elle l'a transformé en chat.

Sacré curé !

Et chacun de rentrer gaiement. Pour aller se recoucher.

– Couillerot! N'oubliez pas que vous êtes de garde, me rappelle le patron.

– C'est vrai. Je n'y pensais plus.

À SUIVRE